



Ludovic-Hermann

Wanda

# Prisons

*roman*

*l'antilope*



# Prisons

Design de couverture, conception graphique  
et réalisation des pages intérieures : Cédric Ramadier  
Image de couverture : D. R. / Cédric Ramadier  
Édition : Anne-Sophie Dreyfus

*[www.editionsdelantilope.fr](http://www.editionsdelantilope.fr)*

© Éditions de l'Antilope, Paris, 2018

Ludovic-Hermann Wanda

# Prisons

*roman*

*l'antilope*



*À mon centre de gravité,  
mon équilibre, mon mini-moi :  
Louis-Salomon.*

*« Je n'ai certes pas l'imagination d'un écrivain,  
mais je doute fort qu'un écrivain puisse  
imaginer ma vie ; et quelle vie ! Il me fallait  
donc l'écrire moi-même... »*





## Chapitre 1

EN CETTE ANNÉE 2003, le mois d'avril coule son seizième jour. Toisant avec un air souverain – un air que l'on croirait emprunté à Charlemagne – le paysage bucolique cher à Brel, vaste espace peuplé de vigoureuses vaches, de somptueux tracteurs et de collines verdoyantes taillées au laser et parfumées d'innocence, le Thalys, à bord duquel se trouve Frédéric, roule à vive allure en direction de Paris. La capitale, carrefour de toutes les ambitions, Olympe de tous les Rastignac, cercueil de tous les Lucien de Rubempré, s'approche à grands pas, à la manière d'une ligne d'arrivée olympique ; celle-là même qui a le pouvoir de transformer la sueur en lauriers. Ou en larmes. Plus qu'une dizaine de minutes à attendre. Comme toujours en pareille situation, cette dernière ligne droite se veut interminable, du moins aux yeux de notre voyageur principal, reconnaissable entre tous par son look quelque peu atypique. C'est à peine s'il compte les secondes comme il a précieusement su compter, il y a moins de trois heures, les liasses de gros billets vert et jaune qui, à l'aller, lui avaient chaudement tenu compagnie, à l'instar d'escorts disposant d'un sens de la conversation proustien ; des liasses qui lui avaient permis de prendre le monde de haut. C'est le privilège que seuls

connaissent – dont seuls jouissent – allègrement celles et ceux qui ont, entre leurs mains, le pouvoir de s’offrir tout ou presque ce qu’ils désirent. Ce privilège de haut rang, rares sont les personnes qui parviennent à se retenir d’user. Rien d’étonnant : à quoi bon avoir de l’argent plein les poches, si ce n’est pour regarder le monde de haut, comme le maître esclavagiste regarde son bétail humain ? Respecte ton prochain et méprise ton lointain : telle est la loi qui coule dans les veines de la nature humaine. De la si animale, de la si basse nature humaine.

La sérénité qui court sur l’harmonieux visage de Frédéric est trahie par son incessant va-et-vient entre son siège et les toilettes. Il a beau se convaincre qu’il a l’étoffe d’un dur à cuire, qu’il est de la tribu des *cold blood*, que le danger a pour lui le goût d’une boîte à malices, rien n’y fait : le corps a ses lois que la volonté humaine ne saurait contredire. Et présentement, force est de constater que son corps est l’otage de la peur. La vraie, la véritable ; l’authentique ! Pas celle que l’on prétend ressentir pendant qu’un film d’épouvante s’agite sous nos yeux avides de sensations fortes, alors qu’on sait au fond de soi que le méchant ne sortira pas de l’écran pour découvrir si notre sang est plus sucré que le Ketchup ou si notre cri résonne autant que celui de sa dernière victime ; mais plutôt celle qui agite le destin, le nôtre, sous notre regard. Celle d’un soldat lorsqu’il

affronte, muni de son seul – quoique tremblotant – courage, la mort sur le champ de bataille, loin des bras soyeux de sa jeune Pénélope et des papouilles dégoulinant d’amour de ses petits Télémaque ; ou celle d’un dealer lorsqu’il s’apprête à effectuer une lourde transaction où des millions d’euros et des milliers de nuits en prison seront en jeu, tels des dés sous les néons d’un casino. Une transaction qui, si elle venait à tourner au vinaigre, pourrait – le doute est très mince à ce sujet – le conduire directement à l’ombre, entre quatre murs, loin de ses grosses montres, de ses gros cigares et de ses grosses voitures ; ou, pire encore, entre quatre planches.

C’est précisément cette peur qui empêche notre jeune homme de profiter des derniers instants du voyage. Car depuis un peu plus d’un an, il arbore, non sans fierté, son costume d’étudiant en mathématiques, tout en gardant, vissée sur le crâne, une casquette de dealer, un dealer surnommé Blondin. Son produit : l’herbe. Un produit aussi juteux qu’une mangue bien mûre, tout droit venu du paradis des fumeurs de joints, la Hollande. Patrie de Van Gogh, de Cruyff, des tulipes, des vélos, du quartier rouge, mais aussi de Spinoza et de la marijuana.

Piqué par le virus capitaliste selon lequel vendre un produit, c’est se faire la plus grande marge possible, notre dealer-ultra-capitaliste s’était décidé à prendre

son courage à deux mains et à se rendre directement à la source, histoire d'éviter les intermédiaires, réducteurs de marge ; surtout histoire d'avoir le meilleur produit du marché. Pourquoi se contenter de quelques parts quand on peut avoir tout le gâteau ? Il faut reconnaître que jusqu'ici cette stratégie du loup solitaire lui réussit plutôt bien puisque, en un temps record, il est devenu le dealer attitré de la jeunesse dorée parisienne. Son nom se balade sur leurs jeunes lèvres ; son produit orne les paumes de leurs mains. On peut le dire : une Blondin-dépendance anime le quotidien des héritiers franciliens. Lesquels adorent littéralement traiter avec lui, au moins autant qu'ils détestent se rendre en banlieue. Quand je parle de banlieue, il va de soi qu'il n'est nulle question de Neuilly ni de Versailles.

Une adoration qui, du reste, s'explique assez aisément : en plus d'assurer un produit de luxe ainsi que le service à domicile avec l'aisance d'un livreur de pizzas, Blondin offre à sa clientèle ceci de singulier qu'il ne se prive jamais d'assurer le spectacle, notamment par l'entremise de ses tenues, aussi singulières les unes que les autres, sur fond de santiags et de piercings en tout genre. Une panoplie qui lui confère l'allure du fils prodigue que Steven Tyler et Lenny Kravitz auraient pu concevoir.

En d'autres termes, notre rocker-dealer est à la tête d'une de ces petites entreprises qui, de la crise, ne

connaissent que le nom. Tout roule pour lui. Seule ombre à son tableau, et non des moindres : la douane ferroviaire. Le rempart des petits poissons de sa trempe qui, en donnant au peuple l'impression que le système judiciaire fonctionne, permet aux plus gros poissons de dormir sur leurs deux oreilles au bord de leur piscine, dans les vapeurs d'un cigare cubain, à l'ombre du code pénal.

Postée à la gare du Nord, tel un chêne sans branche, la douane a coutume d'attendre de pieds fermes les voyageurs en provenance de Bruxelles, à l'affût du délit qui justifiera sa présence et qui donnera à ses agents dévoués le si précieux sentiment d'être utiles. Un délit qui n'est pas toujours au rendez-vous. Ou plus exactement qui n'est pas toujours repéré. Car, il faut bien le dire, ici règne la loi de la roulette russe : sur plusieurs centaines de voyageurs, seuls quelques-uns font l'objet d'un contrôle. Ce ne sont pas toujours ceux qui méritent et surtout, par manque d'effectifs, il n'est pas rare que certains Thalys ne reçoivent aucun comité d'accueil de cette nature. Celui à bord duquel voyage Blondin sera-t-il de ceux-là? On ne va pas tarder à le savoir.

Avec l'aisance d'un glaive se glissant dans son fourreau, le train entre dans l'immense fourreau ferroviaire.

Il s'immobilise. Les portes s'ouvrent comme s'ouvrirait une bouteille de champagne, et le Thalys déverse quasi instantanément ses bulles de vie : au milieu des pères, des mères et leurs enfants, pressés de retrouver le confort de leur nid familial ; au milieu des jeunes filles et des jeunes gens, impatients de retrouver les bras follement passionnés de leur moitié, Blondin, qui ne s'est pas fait prier pour sortir, tente de se fondre dans le flot des voyageurs. Il faut reconnaître qu'en dépit de son look, il passe presque inaperçu. Il ressemble à une *fashion victim* comme on en croise à chaque coin de rue de la ville lumière. Seul un zoom sur le coin de la bouche de notre jeune intrépide permettrait de déceler le signe de sa nervosité : un microrictus relié à son bras droit et au bout duquel est tapi son si juteux investissement.

D'un pas ni trop lent ni trop rapide, il se dirige vers sa clientèle adorée ; laquelle, je peux l'imaginer, trépigne de revoir ses santiags et son produit euphorisant. Après le millier de kilomètres parcourus dans la journée, la dizaine de mètres qu'il lui reste ne vont pas perturber son planning, il en est sûr. C'est en tout cas ce que je lis dans son regard, sur son visage aussi impassible que le casque d'un Spartiate sortant de la forge.

Au nombre de sept, les douaniers sont là, fidèles à leur poste. Ils paraissent ne pas accorder la moindre attention à Frédéric, qui s'apprête à les dépasser d'un pas se

voulant le plus confiant possible ; le pas de celui qui va de l'avant sans se retourner. Plus qu'une seconde et à lui Paris-by-night !

Le temps se fige, le présent jaillit :

– Monsieur... Oui, vous, monsieur. Bonjour, douane ferroviaire. Pouvez-vous, s'il vous plaît, nous présenter une pièce d'identité ainsi que le contenu de votre valisette? Merci.

C'est bien vers sa personne que ces paroles sont dirigées, hélas pour lui. Il le réalise. Son regard s'est comme volatilisé, projeté vers un ailleurs, accessible de sa seule conscience. Un être humain ou une statue : impossible de le savoir tant Blondin s'est figé. Se demande-t-il s'il doit tenter de forcer le barrage en prenant ses jambes à son cou? Si c'est le cas, cela n'aura duré qu'un centième de seconde car il a finalement l'air de vouloir obtempérer.

Ding! Dong! Sonne la cloche de la réalité. Le rêve est fini, place au réveil.

Jusque-là, tout marchait bien. Trop bien d'ailleurs. À coup sûr, notre dealer est en train de réaliser qu'il vient de faire le pas de trop. Celui qui provoque la glissade, la chute... et parfois la mort : le pas de l'incarcération.

– Transportez-vous par hasard quelque chose d'illécite? lui demande, avec une voix plus diplomate qu'amicale, le douanier – ou plutôt la douanière, puisqu'il

s'agit d'une femme – en récupérant la carte d'identité que Blondin lui tend.

– Oui, ma valise est remplie de cette herbe que les moutons ne broutent pas, lâche-t-il en tentant d'évacuer de son esprit, par un brin d'humour, la gravité de sa situation.

Vœu pieux, ainsi que nous le prouve le double voile noir – que dis-je, noirâtre – qui recouvre désormais son visage. Un voile que l'on a coutume de voir envahir le visage de ceux qui viennent d'apprendre qu'ils vont goûter à la chaise électrique.

« C'est une blague ou alors j'ai mal compris » exprime le regard éberlué de la douanière. Aidée par un collègue qui se tient à sa droite, elle se saisit de la valisette, la plaque sur le sol, l'ouvre d'une main presque tremblante... et constate que l'emploi de l'adjectif « remplie » se justifie ô combien. Deux immenses sacs en plastique, gavés d'herbe comme Mozart était gavé de génie, empestent l'illicite et la fixent telle une méduse. La douanière referme aussitôt la valisette, comme si elle craignait d'être transformée en pierre. Surpris par une telle saisie, les deux collègues qui entourent notre dealer lui sautent dessus – un réflexe pourrait-on dire –, le plaquent sans ménagement sur le panneau publicitaire présent fortuitement devant eux, et ce, alors que le concerné n'oppose aucune résistance.



– Donnez-nous vos mains et ne bougez plus, compris? lui assènent-ils avec le ton d'autorité d'un char d'assaut russe entrant dans les rues de Budapest.

– Vous donner mes mains, ça risque d'être hardcore, j'en ai encore besoin. Finir ma vie manchot, c'est pas dans mes projets, wesh, croit-il devoir rétorquer, comme si la gravité de la situation n'avait pas atteint son entendement, contrairement à ce que semble indiquer son regard devenu noir, comme l'âme de la Révolution française en septembre 1792.

Oui, il le sait, la partie est terminée, il est échec et mat, sa liberté est maintenant à l'image de ses mains : menottée au pouvoir judiciaire.

– Eh bien, mon coco, fais le malin si ça te chante. Mais j'te donne un conseil : profite-en bien. Car j'peux t'assurer que là où tu vas passer tes prochains mois, tu auras tout le temps de penser à tes projets, lance l'un des douaniers, à l'humour congelé, qui ne boude pas son plaisir de serrer les menottes.

L'autorité, c'est lui. Le dernier mot, c'est pour lui. Non mais!

Le présent ruisselle sur le sort de Frédéric autant que des larmes sur les joues de Sainte Thérèse d'Avila : deux heures se sont écoulées depuis son arrestation, un tantinet musclée, survenue sur un quai de la gare du Nord.

Après avoir été transféré du poste de douane au commissariat de police le plus proche, à l'ombre du flot des regards indiscrets des voyageurs, il porte désormais le statut peu enviable de « gardé à vue », comme on dit dans le jargon judiciaire. Au beau milieu d'une épaisse odeur d'urine où se mêlent l'éternel sentiment d'humiliation et la colère vengeresse, la fouille au corps vient d'avoir lieu. Une humiliation qui prend des allures de rappel : les droits de l'Homme si chers à mon cœur sont sommés de rester à la porte des commissariats.

L'agent de police qui, du haut de sa vingtaine d'années, s'est employé à effectuer cette basse besogne sur Frédéric, n'a rien à signaler. Aucun accroc, aucune mauvaise surprise, telle qu'il en surgit de temps en temps – pour ne pas dire souvent – avec les jeunes de banlieue qui tentent de dissimuler une boulette de shit dans la bouche ou entre les orteils.

L'espace réservé à ce type de spectacle concentre quelques cellules et présente ceci de singulier, de marquant, voire de choquant, qu'il respire la coupure brutale, façon guillotine, d'avec la société : il n'a pas l'ombre d'une fenêtre. À tel point qu'il est impossible à un gardé-à-voir de savoir si, à l'extérieur, il fait jour. Le but non avoué d'une telle configuration est de chambouler l'esprit du délinquant présumé, histoire que, chahuté par ce décor-électrochoc, il perde tout repère et se mette à

table face au feu roulant des questions de l'inspecteur quand celui-ci s'emploiera à le cuisiner. Une méthode maintes fois éprouvée. Le bilan parle de lui-même : plus de quatre-vingts pour cent des faux Tony Montana se transforment en vrais Bambi ; ou plutôt se révèlent être de vrais Bambi.

Preuve que les principes, c'est bien pour assaisonner des discussions mondaines, spectacle des apparences où il faut savoir faire étalage de sa grande humanité, mais que l'efficacité sur le terrain, c'est mieux. Le pragmatisme, il n'y a que ça de vrai. La vie est ainsi faite : l'action a ses raisons que la théorie ignore ; ou feint d'ignorer.

Mais plutôt que d'avoir la tête dans les mains et le dos courbé vers une douleur intérieure – car à moins de réussir une évasion à la Spaggiari, notre Blondin passera la nuit sous les verrous – il affiche un air décontracté, frisant l'insouciance. Étendu sur la planche de bois qui lui tient lieu de lit, son corps a l'air d'être sur un transat, parfaitement à l'aise. Déconcertant de décontraction. Seule semble manquer à sa convenance une pina colada bien fraîche. Quant à son regard, il brille d'enthousiasme. Il doit être en train de caresser de faux espoirs, de s'imaginer qu'il retrouvera ce soir la chaleur de son lit. Si seulement il savait quel enfer l'attendait. À moins qu'à travers cette attitude quelque peu paradoxale, il faille voir les prémices de la folie.

Elle s'invite souvent dans la tête d'une personne aspirée par un choc émotionnel. Les hôpitaux psychiatriques regorgent de jeunes banlieusards fracassés par une prise de conscience : elle leur fait comprendre que leur goût anarchique de l'insoumission les a attirés sur une voie sans issue avec pour seul horizon la galère, cet épais nuage sombre qui engloutit les rayons du développement personnel.

Oui, plus j'y pense et plus cette pensée adopte les traits de l'évidence : la folie vient de prendre une nouvelle âme sous son aile.

## Chapitre 1 bis

« WESH, j'arrête pas d'chier ! C'est un truc de ouf. À chaque fois que j'reviens gé-char en mode mulet, ça m'fait le même coup, la putain d'sa mère, et pourtant j'ai pas fait comme d'hab, cette fois-ci, j'ai rien graillé exprès, ah ouais, j'ai beau faire l'malin, mais la peur, cette salope, elle m'casse les couilles, j'aurais p't-être du tiser, j'suis sûr qu'un ou deux bons verres de sky, secs, tarrh les cow-boys, ça m'aurait mis bien, en mode robo-cop. Parce que là, à force d'aller et de rev'nir des lettes-toi, j'vais finir par m'faire cramer et me faire lance-ba par un bâtard, surtout qu'ici, y'a que ça des lance-ba, la vie d'ma mère, les Babtous ils kiffent trop ça, balancer : c'est un lire-dé, j'ai jamais compris pourquoi. On dirait, ils vivent que pour ça : balancer ceux qui ont les couilles de faire ce qu'ils rêvent de faire. Mais eux, ils n'osent pas faire, ces sales fils de lâches. Le train, on dirait il roule au ralenti tarrh les bus remplis de touristes qui veulent prendre en photo chaque centimètre de Pigalle, c'fils de putain de train : tu veux te la jouer escargot avec moi, espèce d'enculé. J'avoue, le paysage, il passe crème : les cé-fran, quand il faut s'occuper de leur espace, ils savent faire les vrais bailles. On dirait q'c'est pas réel,

wallah, on dirait un tableau de musée, les champs, les collines, les maisons, tout est fluide. On dirait qu'ils ont tout taillé au laser, sa mère. Té-ma, les bailles : même les vaches elles sont techniques, c'est un truc de ouf. Mais moi, j'm'en bats les couilles des champs, moi j'suis un mec du bitume, un vrai mec du ter-ter, c'est ma langue maternelle. Moi, l'herbe, j'm'allonge pas dessus en écoutant du Francis Cabrel, non, ch'uis pas un putain de hippie. Moi, l'herbe, j'la vends et j'la fume en mode Snoop. Putain, celle que j'ai ramenée, elle défonce sa mère. J'vais m'faire un bon gros illet-bi dessus. J'avoue, ça vaut le coup d'aller direct à la source, plutôt que de courir derrière un tard-bâ qui te fait des tarots de fou-malade et qui en plus te sert de l'herbe bas de gamme tarrh Lidl. Depuis que j'fais mes bailles seul-tout, que j'porte mes couilles jusqu'en Hollande, j'ai des ients-cli de tout-par, des gitans aux fils de bourges : des caravanes de gneux-Vi aux hôtels particuliers de Neuilly, tout le monde veut la white widow de Blondin, si si ! Putain, j'ai encore envie d'chier.»

«Ah, sa mère la pute : ils sont là ces p'tits pédés de douaniers. Bon, bon... tranquille, tranquille... j'ai l'habitude... j'vais pas me chier d'ssus. D't'façon, même si j'en avais envie, je ne chierais que de l'air, tellement j'ai laissé dans les chiottes du train tout ce que j'avais

dans le ventre. Au moins, il me reste le plus important : mes coronas ! C'est maintenant que je dois les porter sans trembler. Allez, c'est parti mon kiki ! »

« Voilà, c'est bon, j'ai réussi... Comme d'hab, ces bouffons de douaniers ne servent à... »

– Monsieur... Oui, vous, monsieur. Bonjour, douane ferroviaire. Pouvez-vous, s'il vous plaît, nous présenter une pièce d'identité ainsi que le contenu de votre valisette ? Merci.

« J'ai parlé trop vite, sa mère la pute, ça y est, ch'uis cuit, c'est dead... »

– Transportez-vous par hasard quelque chose d'illicite ?

« De quel hasard tu m'parles, sale bâtard, va ! Arrête de m'parler de hasard, espèce d'athée d'mes couilles. Y'a pas de hasard, y'a que Dieu ! Là, j'crois qu'il m'a abandonné, ch'uis dead ! »

– Oui, ma valise est remplie de cette herbe que les moutons ne broutent pas.

« Ça y est, retour à la case ry-Fleu, la putain d'sa mère. Ça veut dire que pour mon année universitaire, c'est foutu ! Et comme je redoublais et qu'en maths on n'peut pas tripler, ça veut dire que... nonnn, j'le crois pas, Dieu m'a vraiment abandonné ? Et moi qui croyais qu'Il m'avait sauvé et qu'Il me protégeait. Finalement, Il m'a lâché comme un fruit pourri qu'on lâch'rait dans

une poubelle. C'est donc ça le libre arbitre : Dieu te protège mais si tu fais le con à te croire intouchable et que tu fais n'importe quoi malgré ses avertissements, Il te dit "a ciao". J'le crois pas, c'est pas possible. Pourtant j'étais sûr de faire de mal à personne, puisque j'faisais juste du business, un business qui est autorisé à quelques centaines de kilomètres d'ici, il n'y avait rien de grave, je n'ai pas vendu la mort, non, c'est pas vrai : j'vais r'tourner au card-pla? C'est donc ça ma vie : celle d'un taulard qui de temps en temps goûte à la liberté? Non, j'le crois pas, Dieu n'a pas pu m'abandonner comme ça, il n'a pas pu m'abandonner comme l'a fait mon père, sinon, s'il voulait m'abandonner, pourquoi il l'a pas fait avant, pourquoi Il m'a sauvé la mise mille fois pour finir par m'abandonner? C'est pas logique. Non, c'est vraiment pas logique. Et depuis quand Dieu n'est pas logique?»

– M. Nkamwa, on va vous transférer au commissariat.

– Ok, mais j'peux vous poser une question s'il vous plaît? Vu que c'est vous qui m'avez interpellé...

– Allez-y, je vous en prie.

– Pourquoi vous m'avez contrôlé, moi plutôt qu'un autre? Parce que je suis un Black avec un style che-lou à la Jimi Hendrix? Ou est-ce que j'ai fait un truc bizarre qui m'a trahi? J'ai besoin de savoir, s'il vous plaît...



– Pas du tout! Vous n’y êtes pas. Rien ne clochait, croyez-moi, je ne contrôle pas une personne par rapport à sa couleur de peau, vraiment pas. Et si tous les jeunes de cité s’habillaient comme vous et non en survet-basket-casquette, ils subiraient moins de contrôles. On reproche à la police d’effectuer des contrôles au faciès, alors que nous faisons des contrôles aux vêtements et surtout aux attitudes. On cible des profils parfaitement identifiés et identifiables à leur façon de s’habiller et de parler. En ce qui vous concerne, j’veais être franche avec vous : j’ai comme qui dirait eu un flash. Oui, un flash, c’est ça. Vous n’allez p’t-être pas me croire, et pourtant j’veus assure que c’est vrai.

– Un flash? Vous êtes sérieuse là? Juste un flash? Vous pouvez l’jurer sur la tête de vos enfants? Non, j’plaisante. En tout cas, merci m’dame, merciiii... Vous ne pouvez pas savoir comme vous v’nez de me sauver la vie là! Vous n’pouvez pas imaginer à quel point. «J’m disais bien que c’était pas logique. Dieu, j’m disais bien que Tu ne m’avais pas abandonné. Toi aussi, Dieu, pendant quelques heures, j’ai failli perdre la tête comme Louis XVI, sauf que moi, j’allais pas avoir besoin de la guillotine pour ça. Maintenant j’peux respirer, puisque ch’ais que si T’as décidé que j’aïlle à Fleury, c’est pour mon bien. Un flash? Non, sérieux Divin, T’es trop puissant. Tu mets des flashes dans la tête des gens,

normal, et l'autre bât, pardon, et l'autre douanier qui m'parlait de hasard, les pauvres athées, ils m'font d'la peine miskine! Ils ont vraiment rien compris à la life ceux-là... Bon, en même temps, si ça s'trouve, il n'est même pas athée, ch'uis un ouf moi, genre j'ai l'pouvoir de deviner en quelques secondes qui est croyant et qui n'est pas, n'importe quoi, bref, le plus important c'est que maintenant que ch'ais que je ne suis pas un fruit pourri, j'peux aller tranquillose à Fleury avec le sourire, pépèrosse! Comme si j'allais au club Med siroter des mojitos. Par contre, c'est maman qui risque de ne pas avoir le sourire quand elle va apprendre que son fils, qu'elle croyait sorti du trou pour de bon, grâce au bac, eh bien y retourne une nouvelle fois, pauvre maman! Mais bon, si c'est mon destin, si Dieu l'a voulu, c'est qu'il a un plan pour moi.»

– Allez, M. Nkamwa, bon courage. J'espère sincèrement ne jamais vous revoir. Ou du moins pas dans ces conditions. Si seulement tous les dealers étaient aussi polis que vous et ne jouaient pas aux caïds qu'ils ont aperçus dans les films de Martin Scorsese, notre métier serait plus fun. Et puis, même pour eux, ce serait tout bénéf. Ce qu'ils ne comprennent pas, c'est que si on leur mène la vie dure, si on leur casse les pieds, contrairement à ce qu'ils croient, ce n'est pas parce qu'ils sont

d'origine africaine ou maghrébine. La preuve, leurs parents, leurs braves parents, on les laisse tranquilles. Non, si on se comporte comme ça avec eux, c'est parce qu'ils nous forcent à le faire en nous poussant à bout. Ils piétinent notre autorité, ils s'obstinent à nous manquer de respect : ils passent leur temps à jouer aux cons, à nous insulter, nous menacer, nous fusiller du regard comme si on avait tué leur mère ou violé leurs sœurs. Je vous assure, ce sont eux qui nous rendent méchants. D'ailleurs, je tenais à m'excuser pour tout à l'heure : on n'avait pas à vous plaquer de manière aussi musclée alors que vous n'opposiez aucune résistance. On arrête tellement de brutes qui refusent d'obtempérer qu'on a fini par devenir comme elles. Quand j'y pense, j'me dis : vivement la retraite. Le pire c'est que je ne suis même pas sûr de tenir jusque-là. Bref, bon courage et s'il vous plaît, n'arrêtez pas vos études, accrochez-vous ; c'est votre seul moyen de vraiment vous en sortir, parce que l'argent facile, c'est peut-être cool pour se payer des bouteilles et des paires de nichons en boîte de nuit, mais ça ne dure qu'un temps. Après c'est la lente descente aux enfers, croyez-en mon expérience, j'en ai vu des dealers qui faisaient les beaux au volant de grosses cylindrées, avec des blondes assises à côté d'eux. Aujourd'hui, si je vous les montrais, vous ne pourriez pas croire que, fut un temps, ils avaient la belle vie. Aujourd'hui, ils

ressemblent à des épaves, ce sont des morts-vivants abandonnés de tous qui errent dans les bars, entre l'héroïne, les regrets et l'alcool. Ils n'attendent plus qu'une chose : mourir pour de bon. La plupart se sont suicidés ou ont fini à l'asile, quand ce n'est pas dans la rubrique faits divers au chapitre règlement de compte. Croyez-moi, ça vaut pas le coup. Je sais, je n'suis pas votre père, mais vous avez l'âge de mon fils. Pensez-y, bordel...

“ Tu parles bien, gros, t’envoies de bonnes disquettes. Tu parles comme mon avocat, un Feuj. C’est frais, j’avoue, mais pour nous t’as vu c’est cuit, dead et archi-dead. On est trop des mecs en chien, des ex-clus, comme disait Doc Gynéco. Nos têtes sont trop cramées. Faut croire que le bonheur, c’est comme une boîte de nuit des Champs-Élysées : tout le monde veut rentrer, mais y en a pas beaucoup qui ne se mangent pas un « ici, c’est privé, vous êtes pas VIP ». ”

*Frédéric, « Black » des banlieues, est un dealer à succès. Arrêté, il découvre en prison le pouvoir des mots et de la belle langue. Comment partager sa passion ? Il commence avec son compagnon de cellule, un « Feuj » à qui il enseigne le français sans wesh, blédard ou bâtard. Frédéric y croit, sa rédemption passera par les mots et la connaissance. Il lutte, s’appuie sur la confiance en son Dieu, résiste à Satan qui veut le ramener à sa vie antérieure. La République, consternée par l’état de ses prisons, le couve des yeux.*

 akadem

[editionsdelantilope.fr](http://editionsdelantilope.fr)

ISBN : 979-10-95360-70-4



9 791095 360704

19 €